

L'adaptation à la scène de *La Terre*, de Zola, porte haut les tensions d'une humanité à la peine

Publié le 7 mars 2024



Milla Agid, Benoît Dallongeville, Rébecca Finet, Benoît Carré, Sonia Georges et Philippe Bérodot dans *La Terre* de Zola, mise en scène d'Anne Barbot, au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), le 19 janvier 2024.

Le spectacle d'Anne Barbot, présenté au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis, jusqu'au 21 mars, est de ceux qui sortent du lot et tape dans le mille de l'actualité.

Que penserait Emile Zola (1840-1902) de ces agriculteurs qui manifestent leur colère jusque sur les Champs-Élysées parisiens ? L'écrivain n'était pas un devin, mais il a su, dans *La Terre* (quinzième volume de sa série « Les Rougon-Macquart »), anticiper les mutations du monde paysan. Celles qui annonçaient le meilleur (l'arrivée des machines) et qui préfiguraient le pire (la mondialisation et la libre concurrence). Publié en 1887, son roman est adapté et mis en scène au Théâtre Gérard-Philipe (TGP) de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) par Anne Barbot. Membre du collectif *In vitro* fondé par Julie Deliquet (la directrice du TGP), Anne Barbot revient vers un auteur dont elle a, voilà deux ans, mis en scène *L'Assommoir*.

Faire entendre Zola au théâtre ? L'idée était alléchante. Elle se révèle lumineuse, le spectacle étant de ceux qui sortent du lot. Parce qu'il tape dans le mille d'une actualité qu'il ne commente jamais stricto sensu mais éclaire depuis les rives du XIX^e siècle. Parce qu'il célèbre une nature glorieuse. Enfin parce qu'il dénote un puissant tempérament artistique : Anne Barbot s'approprie en finesse la trame du récit. Elle en conserve le déroulé mais évacue de sa représentation nombre de personnages dont elle délègue les paroles aux héros présents sur la scène.

D'un geste déterminé, elle resserre l'histoire autour d'une unique famille : le père Fouan, ses trois enfants (Fanny, Buteau et Hyacinthe, surnommé « Jésus-Christ ») et leurs conjoints. Le patriarche, en bout de course, décide de partager ses biens entre ses deux fils et sa fille. La suite est un enchevêtrement de drames. Celui d'une communauté qui se tue à la tâche ; celui de la violence des hommes, qui s'abîment dans l'alcool quand ils ne violent pas les femmes ; celui de fermiers âpres au gain, qui gardent un œil sur les caprices du ciel, l'autre sur le cours du blé, tandis que tout va de mal en pis. Les animaux tombent malades, les engins se cassent, les dettes enflent. Zola n'était pas un devin, mais il a dressé un portrait de la paysannerie d'une lucidité et d'une désespérance troublantes. Certaines de ses pages pourraient être écrites telles quelles, au mot près, aujourd'hui.

HUIT GUEULES CASSÉES

Si, au soir de sa première apparition publique, fin février, au Théâtre Romain-Rolland, à Villejuif (Val-de-Marne), la représentation demandait encore à se roder (acteurs en force, trous d'air dans la durée de deux heures quinze, et interpellations artificielles du public), l'essentiel était là : sur un plateau investi de tables en bois, à moitié recouvert de foin et adossé à une façade de maison précaire peu à peu désossée, les comédiens - huit gueules cassées que ne renierait pas le cinéaste Bruno Dumont - ont porté haut les tensions d'une humanité à la peine.

Qu'ils fêtent les anniversaires, s'activent à l'étable, comptent leurs sous, se hurlent dessus ou chantent à pleins poumons, les Fouan au grand complet, bottes aux pieds, fourches ou verres de gnole à la main, se mettent à exister pour de bon dans l'espace-temps théâtral. Solidement installés dans la langue percutante de Zola, les acteurs ne sous-traitent pas la complexité de leurs personnages, dont ils font des êtres touchants même au plus fort de l'abjection. Etroits d'esprit, radins, ingrats, jaloux, menteurs, brutaux : l'écrivain, pas plus que la metteuse en scène, n'épargne ses sujets.

Mais ce réalisme n'est que la face émergée du spectacle. En deçà de la fable et de la sidérante contemporanéité du propos se joue une autre partie, dont Anne Barbot suggère l'existence avec une pertinence judicieuse. Passagers clandestins de son théâtre, Shakespeare et *Le Roi Lear*, Dostoïevski et *Les Frères Karamazov* s'invitent ainsi furtivement sur le plateau. Dans les deux cas, des pères y sont aux prises avec leur descendance. Dans les deux cas, les enfants tentent de s'inventer une vie à eux. Quelques signes allusifs dans la scénographie et le jeu des interprètes suffisent à corréliser entre elles les galaxies des trois auteurs. Angleterre du XVI^e siècle, France et Russie du XIX^e : cette hybridation insuffle au projet une remarquable épaisseur de sens, où la cohabitation des contraires (naturalisme et mysticisme, utopie et perte) tire *La Terre* vers sa véritable nature : c'est à une tragédie universelle, pas à un drame franco-français, qu'est convié le public.

Joëlle Gayot